

# Anne Evras

*Basic Instinct*

*Briançon, le 13 mars 1938*

Mon joli minois m'a toujours aidé à conquérir les hommes que je désirais. Et pourtant, je me suis mariée avec le seul homme qui me paraissait insipide et étrange. Comme j'aime le luxe et le confort, je n'ai pas pu échapper à l'institution du mariage, pour le plus grand plaisir de ma mère. Toutefois, ça ne m'empêche pas de séduire et tromper mon mari à ma guise pour satisfaire mes envies.

Je suis née **Anne Domont** en 1902, à Briançon d'un père avocat et d'une mère de bonne famille. J'ai vécu une enfance simple et heureuse avec mes parents et mon grand frère Anatole. Mais très jeune, une personne est venue ternir mon bonheur : **Jeanne Froment**. De presque un an mon aînée, cette idiote avait le don de me gâcher l'existence. Alors que j'étais espiègle et extravertie, cette sainte nitouche était sage, appliquée et très croyante. Elle fréquentait très souvent l'église pour s'attirer les bonnes grâces de l'abbé **Archibald Ornetti**. Nos attitudes étaient radicalement opposées. Notre aversion réciproque a commencé dès l'école primaire. Ses bondieuseries m'agaçaient, tandis que mes facéties l'irritaient. Alors que Jeanne participait aux cours de catéchisme le samedi en plus de ceux dispensés à l'école, j'aimais à me glisser dans le presbytère juste avant afin de dissimuler sous son pupitre une surprise : une petite souris (un animal adorable à mes yeux, mais terrifiant pour Jeanne qui hurlait à chaque fois). Mon forfait accompli, je quittais la nef en courant à vive allure, le père Ornetti à mes trousses. Quand il réussissait à m'attraper, il m'obligeait à répéter une centaine de « Je vous salue Marie », en me traitant de dévergondée et en me tapant avec une règle sur le bout des doigts, sous les yeux rieurs de mon ennemie Jeanne. Fort heureusement, à partir de 1920, Jeanne a commencé à s'absenter régulièrement de Briançon pour participer à des compétitions de patinage artistique. Elle s'était en effet passionnée pour ce sport et y décrochait quelques résultats. J'étais jalouse de sa réussite, mais en même temps soulagée de la voir s'en aller.

De mon côté, j'étais en admiration devant mon grand frère. Il était un modèle pour moi, toujours joyeux et aimable avec mes parents. Mais l'Histoire me le ravit au cours de la Grande Guerre. Il était parti au front dès 1914, le sourire aux lèvres, et je passais quatre longues années à espérer que rien ne lui arrive de fâcheux. Il revenait parfois à Briançon et à chaque fois, faisait plus grise mine que la précédente. Jusqu'à ce jour maudit de mars 1918. Mon frère ne tomba pas sous les balles ennemis mais sous celles de ses compagnons d'arme. En effet, Anatole avait déserté son poste avec quelques camarades dans la nuit du 13 mars et cette faute avait permis aux allemands de faire un massacre parmi nos hommes, dans la tranchée de Belle-ville-sur-Meuse. Je l'imaginais mal prendre la décision d'abandonner ainsi ses camarades. Une fois repris, il fut jugé par le tribunal militaire et condamné à mort alors qu'il avait servi la patrie sans sourciller pendant quatre ans. Cette terrible injustice fit mourir mon père de chagrin dans l'année qui suivit.

Encore aujourd'hui, je souffre cruellement de leurs absences. Après la disparition de mon père, mon chagrin ne s'atténuait pas, bien au contraire. Il s'intensifiait d'année en année. J'avais besoin de retrouver une présence masculine dans ma vie : à 17 ans, je rencontrais mon premier amour. Dans le plus grand secret, j'ai fréquenté un jeune homme charmant qui m'a rapidement honorée pour mon plus grand bonheur. Mais je me

suis vite lassée et nous sommes restés peu de temps ensemble. Ensuite, une multitude de garçons se sont succédés dans ma vie, tous plus beaux les uns que les autres, tous prêts à me satisfaire charnellement. Lors de nos ébats, mes amants prenaient en général un plaisir tout particulier à titiller un grain de beauté qui se trouve sur ma fesse gauche.

En 1924, à l'âge de 22 ans, alors que je vivais dans une félicité parfaite en partageant mon temps entre mes amants, ma mère m'a brutalement arrachée à mes douces rêveries en me rappelant à mon devoir. Je devais trouver un mari ou bien je serais le déshonneur de ma famille. C'est à cette époque que j'ai fait la connaissance d'un médecin en vacances à Briançon, **Edouard Evras** au cours d'une soirée mondaine donnée chez ma mère. De 17 ans mon aîné, il me sembla d'abord vieux et repoussant. Lui, en revanche, m'a immédiatement trouvée sublime et envoûtante. Il m'a fait la cour plusieurs semaines. Ma mère a finalement accepté qu'il m'épouse, en lui proposant une dot conséquente qu'il refusa. L'argent n'était pas une préoccupation pour lui, il me voulait moi et ma beauté. Après le sermon d'une mère inquiète pour l'avenir de sa fille, j'ai accepté, la mort dans l'âme, d'épouser cet homme alors que j'étais à l'aube de ma vie. Nous nous sommes mariés un an plus tard, en 1925. Anne Domont n'était plus. J'eus l'agréable surprise de trouver en Edouard un amant doué et inventif. De plus,, c'était quelqu'un de dynamique et d'amusant. Par ailleurs, il avait toujours des projets scientifiques personnels en cours, me laissant alors libre de vaquer à mes loisirs. Avec le temps, je m'habituais donc à cette nouvelle vie pas si désagréable en fin de compte. Je me surpris même à avoir des sentiments pour mon époux !

Edouard possédait un cabinet à Lyon et une belle résidence au cœur de cette même ville. Néanmoins, la montagne lui plaisait tellement qu'il a acheté une petite propriété à Serre-Chevalier, un village d'altitude des environs de Briançon, éloigné de toute vie civilisée. Je préférerais vivre à Lyon, et organiser des soirées mondaines mais Edouard tenait à séjourner régulièrement dans notre résidence secondaire. C'était la mort assurée pour moi si je restais trop longtemps cloîtrée dans cette cage dorée. Je suffoquais ! En 1928, mon époux a décidé de se lancer à l'assaut de la mairie de Serre-Chevalier, pour dynamiser la commune, disait-il. Il avait donc l'intention de s'éterniser dans ce maudit patelin ! Par bonheur pour moi, il n'a obtenu que dix pour cent des suffrages aux élections. Il a tout de même réussi à former une équipe pour faire évaluer les mentalités rurales. Après sa défaite, nous avons eu une violente dispute. Je suis repartie à Lyon, seule. Il m'a rejoint quelques jours plus tard, le cœur meurtri, m'a pris dans ses bras et m'a promis de me laisser aller et venir entre Lyon et Serre-Chevalier à mon gré. Il m'a même offert une magnifique bague en or blanc incrustée de trois diamants pour orner mon petit doigt. J'ai accepté ses excuses et son présent. Depuis lors, je vis librement entre nos deux résidences.

Il y a une autre raison à mon rejet de cette maison dans les montagnes. Edouard y menait d'étranges expériences scientifiques. Pour d'obscures raisons, il était obsédé par l'étude des gorilles et des macaques en tous genres. Il prétendait découvrir le chaînon manquant entre le singe et l'homme. En 1930, il a aménagé un laboratoire dans notre cave où il avait tout le calme nécessaire pour réaliser d'abjectes manipulations sur des singes innocents. Il passait son temps à les disséquer et à les étudier sous toutes les coutures. J'étais écœurée par ces immondes expérimentations sur des êtres vivants. C'est pourquoi je fuyais le plus possible Serre-Chevalier, de peur de tomber nez à nez avec le cadavre d'une bestiole ; même si j'admetts que ça ne risquait pas d'arriver, car Edouard était un homme prudent de nature qui ne laissait rien percevoir de l'existence de ce laboratoire. J'étais la seule au courant de cette passion qui l'animait et je l'acceptais sans broncher. Après tout, nous avons tous nos vices !

Pendant que je menais ma vie de femme mariée, partageant mon temps entre le club de bridge et les grandes réceptions ou les soirées culturelles, Edouard persévérait dans son ascension politique à Serre-Chevalier. Candidat en 1933, il échoua avec un honorable score de 45 % contre 55 % pour Antonin Lemoine, le patriarche local qui dirigeait la commune depuis vingt ans. En 1935, ses idées progressistes ont intéressé le maire de Briançon, **Auguste Andrieux**. Les deux hommes ont alors commencé à se fréquenter.

C'est en cette même année 1935 que j'eus mes premiers doutes concernant la fidélité de mon époux. Comme souvent, je l'avais laissé partir seul à Serre-Chevalier tandis que je restais à Lyon. Mais, prise de remords, je décidai de lui faire la surprise de le rejoindre. Alors que je m'approchais de notre maison, j'eus la surprise de voir une femme rendre visite à mon mari. Malgré les années qui avaient passé, son visage ne m'était pas inconnu : il s'agissait de Jeanne Froment, mon ennemie d'enfance. Je supposais dans un premier temps qu'elle venait pour une consultation et, préférant éviter de la rencontrer, je m'installai à la terrasse d'un bar voisin en attendant qu'elle reparte. Je patientais ainsi toute la journée car elle ne repartit que le soir venu. Intriguée, j'ai réservé une chambre à l'hôtel j'ai repris mon observation le lendemain. Le même manège a repris les deux jours suivants. Je ne savais que faire : surgir et les surprendre ou ignorer la situation. Le quatrième jour, ma décision était prise : je devais les prendre en flagrant délit. Malheureusement, ce jour-là, elle ne vint pas, pas plus que le suivant. Après une semaine d'attente infructueuse, je me maudissais d'avoir trop attendu. Les mois suivants, j'essayais de trouver une preuve de cette aventure mais impossible d'arriver à mes fins. J'enrageais. En dix ans de mariage, pas une fois je n'avais été infidèle à mon mari, malgré notre éloignement régulier et les nombreuses propositions qui m'étaient faites. J'avais réservé les plaisirs de mon corps à un seul homme et il m'avait trahi. Fort bien ! A ce petit jeu, il avait tout à perdre ! Dans les mois suivants, je succombais enfin à mes nombreux prétendants, et ce en toute discrétion, bien sûr.

Mon mari m'a présenté au couple Andrieux en avril 1937. **Auguste Andrieux** était marié avec une ravissante femme du monde, **Brigitte**, qui lui a donné trois beaux enfants qui sont maintenant grands. Néanmoins, je les trouvais mal assortis. Son mari avait une telle prestance, une telle classe, un tel charisme qu'en comparaison, elle paraissait transparente. Cet homme méritait une épouse avec davantage de classe, une femme flamboyante, une femme comme moi ! J'étais littéralement tombé sous son charme. J'étais prête à tout pour l'avoir ! Pour cela, la première étape consistait à prendre des renseignements sur la vie privée de la famille, histoire de voir si je pouvais en tirer quelque chose. Je me présentais au bureau de poste de Briançon et fis un peu de charme au guichetier, **Camille Pichon**, qui était un fort joli garçon. Après être passé par son lit, je lui demandais d'ouvrir tous les courriers destinés aux Andrieux et de me tenir au courant de tout élément notable. Quelques semaines plus tard, il m'appela tout excité en m'invitant à venir le voir. Après lui avoir donné ce qu'il voulait, je lus la lettre qu'il avait mis de côté : il s'agissait d'une lettre d'amour d'une certaine **Frida Kimler** destinée à la femme du Maire. Je m'en emparais, résolue à m'en servir en temps utile.

Durant tout l'été 1937, Andrieux et mon mari ont travaillé d'arrache-pied sur un projet de grande envergure : les deux hommes ambitionnaient de présenter un dossier de candidature à l'organisation des Jeux Olympiques d'Hiver de 1944. Dans cette optique, bien entendu, Edouard comptait bien enfin conquérir la mairie de Serre-Chevalier. A ce même époque, l'actualité régionale fut marquée par les premières exactions d'une bande de farfelus qui a commencé à perpétrer des attentats dans la vallée de Briançon. Ils se faisaient appeler le Mouvement des Défenseurs des Cimes. Ces fous revendiquaient un retour à la nature sauvage des montagnes, la sauvegarde des traditions régionales et l'arrêt de l'urbanisation et de l'industrialisation. Bref, ils rejetaient le progrès en bloc. Leurs premières actions avaient eu lieu dans la vallée de Chamonix lors de l'été 36 et consistaient en des plastiquages de téléphériques, de voitures et de bureaux d'élus progressistes. Ils déclenchaient également des avalanches dans le but de ravager les gîtes de montagne et les remonte-pentes.

Cependant, ils ne s'en sont jamais pris aux personnes physiques. Un an après, ils semblaient donc vouloir investir la vallée de Briançon, peut-être soucieux des projets du maire, bien que celui-ci les garde secret. La police se montrant impuissante à démasquer ce groupuscule farfelu, Andrieux conseilla à toute son équipe de se montrer prudents car il les considérait tous comme des cibles potentielles.

En octobre 1937, Edouard est devenu très agité et me laissait encore plus de liberté que d'habitude. Il avait besoin de temps pour réaliser de grands projets, semble-t-il. Le pauvre chéri, très préoccupé par de récentes découvertes scientifiques, planifiait un voyage au Népal pour le mois de décembre. Il avait pris contact avec un alpiniste renommé, un certain **Laurent Laloux**, pour participer à une grande expédition dans l'Himalaya. Apparemment, d'autres passionnés de montagne se joindraient à lui, un militaire anglais à la retraite, le Lord Mortgage, et une riche héritière norvégienne, **Clara Olsen**. Je soupçonnais mon époux de partir dans ce lointain pays dans le cadre de ses recherches qui le passionnaient tant car il n'avait jamais eu un naturel aventureux. Je préférais laisser Edouard, le nez dans ses cartes, pour participer à de somptueuses réceptions, et y rencontrer de beaux jeunes hommes et notamment un certain **Peter Davies**.

Cet américain, rencontré lors d'une soirée mondaine à Lausanne en octobre, parlait parfaitement français et m'a tout de suite paru irrésistible. Son style, son charme, ses manières, son petit accent : tout chez lui m'excitait au plus haut point. Il était diamantaire et possédait une belle bijouterie. Il m'a complimenté sur ma beauté, m'a invité à danser. Je lui ai proposé de visiter ma chambre d'hôtel. Nous y avons passé une nuit d'amour torride. C'était un amant hors du commun. Puis il m'a proposé de passer à sa boutique la semaine suivante afin d'admirer ses joyaux. J'étais ébahie devant les nombreuses pièces de ce magasin : des colliers, des parures, des bracelets ! Il m'a fait enlever les bijoux de mes doigts pour me faire essayer de nombreuses bagues de fort belle facture. Ce jour-là, je portais la bague que m'avait offert Edouard le jour de notre réconciliation. Je me suis perdue dans cette ribambelle de bijoux pour finir par me décider pour un anneau orné d'un saphir. Il m'a promis de me l'offrir le jour de notre prochaine rencontre, très bientôt. Excitée par tout ce luxe, nous avons ensuite fait l'amour au milieu des bijoux. Je devais repartir le soir même pour Lyon rejoindre Edouard mais une fois rentrée à mon hôtel, je trouvais un message de mon mari me disant qu'il était très occupé et qu'il restait à Serre-Chevalier une semaine de plus. Le lendemain, je retournais donc chez Davies, heureuse de l'aubaine ! Arrivée à la boutique, j'ouvris la porte, lui sautais dessus pour lui faire l'amour sauvagement. Puis nous avons parlé des heures en toute liberté de notre vie amoureuse. Je lui ai raconté ma vie aux côtés d'Edouard. Je me suis livrée en toute confiance en lui expliquant les ambitions politiques de mon époux, ses projets avec Andrieux, son prochain voyage au Népal et les heureuses heures que nous allions passer ensemble en son absence. Mais le lendemain matin, peut-être effrayé par mon enthousiasme, Peter avait disparu sans un mot, ce gougat ! Dégoutée et choquée, je repartais pour Serre-Chevalier rejoindre mon époux.

Edouard s'envola pour le Népal en décembre, le cœur léger. Je restais cloîtrée chez moi, toujours sans nouvelle de Davies. Je ne me faisais plus d'illusions. Cet individu avait profité de mes charmes puis s'était enfui, probablement avec une autre. Mais quelle ne fut pas ma surprise quand Edouard revint de l'Himalaya ! Alors que j'étais allée le chercher à l'aéroport, parmi l'équipe d'explorateurs, je vis Davies se tenant aux côtés de mon mari. J'ignore s'il m'a vu, mais moi, je l'ai parfaitement reconnu ! Je n'ai pas réussi à l'approcher. Edouard, trop content de me retrouver, me prenait déjà par la main pour rentrer à la maison. Mon mari me fit un récit exalté de son périple marqué par un événement dramatique. La fine équipe est malheureusement revenue endeuillée par la mort de Lord Mortgage, tombé accidentellement dans un ravin.

Un drôle de personnage s'était ajouté au dernier moment à la liste des alpinistes : Duwaynes Davies, un architecte spécialisé dans la construction de bâtiments en milieu montagnard. Selon Edouard, il dessine des téléphériques, des remonte-pentes, des télésièges. Mon époux m'a ensuite expliqué qu'il avait proposé à Davies de travailler pour l'équipe d'Andrieux. Un homme aussi brillant pouvait leur être utile. Davies a aussitôt décidé de s'installer à Briançon. J'étais abasourdie et consternée ! Qui était cet homme réellement ? Il n'exerçait sûrement pas le métier de diamantaire et encore moins celui d'architecte ! J'aurais sûrement l'occasion de le croiser de nouveau s'il résidait à Briançon. Je réglerai mes comptes à ce moment-là. Je me sentais trahie, blessée et n'aspirais qu'à une chose : me venger de ce charlatan. En revanche, je n'ai rien dit à Edouard sur ce menteur. Si je lui avoue la vérité, je risque d'essuyer une crise de jalousie et de me retrouver à jamais cloîtrée à Serre-Chevalier.

Récemment, j'ai eu la douleur de perdre ma mère. Alors que je rangeais les affaires de la maison familiale désormais déserte, je tombais sur une vieille lettre dont maman ne m'avait jamais parlé. Apparemment, peu après la guerre, elle avait engagé une enquête sur les événements ayant entouré la désertion de mon frère et avait envoyé ses conclusions et une demande d'informations complémentaires aux autorités militaires. La lettre que je tenais entre les mains était leur réponse. Elle affirmait que les militaires étaient tenus par le secret défense et qu'il ne souhaitaient pas commenter les propos de ma mère qui affirmait qu'un déserteur qui avait accompagné mon frère avait échappé au peloton d'exécution. Elle prétendait également que les circonstances de cette désertion n'étaient pas clairement établies. Enfin, elle nommait le soldat qui avait exécuté avec mon frère, un certain **Léopold Favier**. Voir ces vieilles histoires revenir à la surface me bouleversa grandement. Je caressais l'idée de poursuivre les investigations de ma mère. Vingt ans avaient passés et peut-être qu'après tout ce temps, certaines langues seraient prêtes à se délier. Mais par où commencer ?

Quelques semaines plus tard, Auguste Andrieux nous a invités, Edouard et moi, à une réception organisée pour annoncer la candidature de la région à l'organisation des Jeux Olympiques. La soirée était prévue pour le 13 mars 1938. Dans le même temps, Edouard a postulé de nouveau pour le poste de maire à Serre-Chevalier. Pour avoir le soutien des commerçants, il m'a avoué que le versement de pots de vin serait nécessaire. Il avait besoin d'argent rapidement. La mort dans l'âme, il m'a imploré pour que je lui prête ma fameuse bague de réconciliation. Il voulait la mettre en gage, en échange d'une forte somme d'argent, le temps pour lui de se faire élire. Ensuite, il rembourserait le prêteur et récupérerait la bague. J'ai accepté sans condition. Une heure plus tard, il est revenu à la maison, furibond, le teint rougi par la rage. L'expert missionné pour déterminer la réelle valeur de la bague avant de la transmettre au prêteur sur gage avait révélé que c'était une fausse ! Et pourtant, l'originale offerte quelques années plus tôt était une vraie ! Fort heureusement, il avait demandé une contre-expertise qui devait alors lieu le 14 mars, le lendemain de la réception chez les Andrieux. Anéantie, j'ai réalisé le petit manège de Davies à la bijouterie. Il n'a jamais eu l'intention de m'offrir un bijou, mais plutôt celle de me voler le mien et de le remplacer par un faux. Cet escroc mettait mon couple en péril ! J'ai bégayé, j'étais embarrassée et j'ai émis l'hypothèse que l'expert s'était trompé. Furieux, Edouard a tourné les talons pour se planter devant la fenêtre, totalement immobile. Il est resté ainsi des heures, pensif. Avant le dîner, je l'ai rassuré en lui promettant que tout s'arrangerait lors de la contre-expertise.

*J'ai réussi à trouver l'adresse de l'hôtel où logeait Davies à Briançon par l'intermédiaire de l'une de mes relations. Je lui ai alors écrit pour lui demander de me rendre ma bague sans quoi je révélerai sa véritable nature à Monsieur Andrieux. J'ignore ce qu'il manigance mais je finirai bien par le découvrir : il faut que j'assure mes arrières. Fin février, j'ai reçu la réponse de Davies sous la forme d'un billet. « Cette bague est le gage de votre silence. Elle vous sera discrètement rendue le 13 mars ». Ulcérée, j'ai jeté le billet à la corbeille. Cet après-midi là, Laurent Laloux est venu rendre visite à mon époux pour lui rembourser une partie du montant payé pour l'expédition. Toujours est-il que ce bel alpiniste me semblait charmant et que j'avais l'impression qu'il était heureux de me trouver seule à la maison ! Il n'a pas fallu longtemps pour qu'il se retrouve dans mon lit. Une fois de plus, je fus satisfaite par cet amant fougueux au corps d'athlète.*

*La réception a lieu ce soir. Je suis au château des Andrieux, prête à accomplir mes projets. Je vais enfin pouvoir récupérer ma bague et peut être réussir à démasquer Davies. Je suis songeuse à la fenêtre de ma chambre quand je vois **Firmin**, le domestique des Andrieux, en grande discussion avec un inconnu qui lui remet discrètement une enveloppe avant de s'éclipser.*